

# L'OMBRE DE NOS NUITS

## *Du même auteur*

*Le dernier gardien d'Ellis Island*, Notabilia, 2014 (J'ai lu, 2016)

*Noces de neige*, éditions Autrement, 2013 (J'ai lu, 2014)

*Nos vies désaccordées*, éditions Autrement, 2012 (J'ai lu, 2013)

*Les heures silencieuses*, éditions Autrement, 2011 (J'ai lu, 2012)

## *Sur l'auteur*

Venue à l'écriture par la poésie, Gaëlle Josse publie son premier roman, *Les heures silencieuses*, en 2011 aux éditions Autrement, suivi de *Nos vies désaccordées* en 2012 et de *Noces de neige* en 2013. Également parus en édition de poche, ces trois titres ont remporté plusieurs récompenses, dont le prix Alain-Fournier et le prix national de l'Audio lecture en 2013 pour *Nos vies désaccordées*. Ils sont étudiés dans de nombreux lycées et collèges, où Gaëlle Josse est régulièrement invitée à intervenir. Le roman *Les heures silencieuses* a été traduit en plusieurs langues. *Le dernier gardien d'Ellis Island* a été un grand succès et a remporté, entre autres, le Prix de Littérature de l'Union européenne. Plusieurs traductions sont actuellement en cours.

Gaëlle Josse est diplômée en droit, en journalisme et en psychologie clinique. Après quelques années passées en Nouvelle-Calédonie, elle travaille à Paris et vit en région parisienne.

*L'ombre de nos nuits* est son cinquième roman et le deuxième publié par Notabilia.

Gaëlle Josse

L'OMBRE  
DE NOS NUITS

**NOTAB/LIA**

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2016  
Illustration jaquette et page de garde :  
d'après Georges de La Tour,

*Saint Sébastien soigné par Irène (dit « à la lanterne »)* – Inv. SR 42

© Musées de la ville de Rouen/C. Lancien, C. Loisel

Deuxième quart du XVII<sup>e</sup> siècle, huile sur toile, 109 × 142 cm.

Page 7 : *Le Nu perdu*, René Char © Éditions Gallimard, 1971.

© Visuel : Paprika

ISBN : 978-2-882-50401-2

*« Donne toujours plus que tu ne peux  
reprendre. Et oublie.  
Telle est la voie sacrée. »*

René Char,  
*Le Nu perdu*, Gallimard, 1971.



*À Lunéville, en Lorraine,  
en ces premiers jours de l'année 1639.*

Tout est prêt. Les grandes lignes, les principaux volumes sont posés. J'en ai la main engourdie et le feu est presque éteint dans l'atelier, seules quelques braises persistent à diffuser leurs lueurs rouges sous la cendre. Combien de temps ai-je passé là ? Je ne sais pas. Ce n'est plus la peine d'ajouter une bûche maintenant, ce serait une dépense inutile. Le soir tombe, il fait trop sombre pour continuer.

Ce vertige, à chaque fois, devant cette surface vierge. Tout y est possible. Elle attend le geste, la main accordée au souffle, comme une fécondation. Et cette question, la même depuis si longtemps. Saurai-je donner vie aux scènes qui m'apparaissent en songe ?

Je regarde les bâtons de fusain posés à côté de moi, alignés, pour l'esquisse de la scène. À chaque fois, cette hésitation. La trace de la main,

le contact avec la toile. Éternelle initiation. Comme on approche un corps qui s'offre pour la première fois. Découvrir comment il va réagir, frissonner, trembler, gémir. Deviner quel est son secret, sa joie, sa blessure. Éprouver cette sensation qui ne peut être qu'une seule fois et disparaît dans le geste qui l'accomplit. Le geste de la connaissance.

D'autres considérations m'appellent maintenant. Il faut que je parle aujourd'hui à Claude, ma fille aînée. C'est elle qui posera pour ce tableau, c'est son visage que je vois lorsque je ferme les yeux. Je sais bien que j'avais promis à Diane de la peindre, elle croyait que ce serait pour ce travail-là, mais j'ai changé d'avis. Elle n'en a plus l'âge ni la grâce. C'est ainsi. Je dois trouver comment ne pas la blesser, mais je suis hélas plus habile à peindre qu'à parler. J'aime le silence qui accompagne la nuit, j'aime le feu, l'ombre et leur danse, ils se cherchent, s'évitent, s'enlacent. Le silence qui accompagne nos vérités. Je n'ai pas besoin de grand-chose d'autre, quand j'y pense.

Claude prêtera son visage à Irène, la femme qui a soigné et guéri saint Sébastien transpercé de flèches. Je ne sais pas encore qui posera pour lui, je vais y réfléchir. Pour le troisième sujet du tableau, ce sera peut-être Marthe, la fille de notre servante Gervaise. Elle a ce visage que je recherche, encore engourdi des traits de l'enfance. Elle restera un peu dans l'ombre, en haut de la composition, et



portera la lanterne éclairant la scène. Ce sera une grande lanterne, imposante, centrale, d'où irradiera la lumière qui ira se perdre dans la nuit.

*Comme chaque matin, je me suis levé tôt, bien avant le jour. J'ai balayé l'atelier, rincé le sol, fini de gratter la peinture sèche sur les palettes, essuyé les brosses et les pinceaux mis à tremper. J'ai retiré les cendres refroidies de la cheminée, disposé une épaisseur de sarments, puis une autre de petites branches, et enfin quelques bûches. Lorsque Maître de La Tour descendra, tout sera prêt, il régnera ici la bonne chaleur qu'il apprécie. Il pourra commencer sa journée de peintre et moi celle d'apprenti, avec son fils Étienne.*

*Étonnement, hier soir, au souper, lorsque le Maître a demandé à Claude de poser pour lui. Ce fut une surprise pour chacun de nous, car c'était la première fois qu'il exprimait semblable exigence. À peine avait-il annoncé cela que j'ai cru percevoir de la contrariété chez son épouse, je l'ai vu à son léger sursaut, une crispation infime de ses mains sur la table, et tout son visage a paru se rétrécir et se refermer. C'est le signe que quelque chose lui a déplu, je ne connais que trop, après toutes ces années passées à partager leur vie, ce mouvement involontaire de ses traits.*

*J'ai vu aussi que le Maître l'a regardée avec douceur à ce moment-là, et à mi-voix il a dit qu'elle serait le sujet principal d'une autre composition qu'il*

*a en tête, qui permettra de la mettre en valeur d'une façon plus intéressante. Claude était confuse de cette situation, je l'ai vue baisser la tête, elle s'est levée et s'est affairée à débarrasser la table de nos assiettes vides, puis elle est partie les déposer à l'office, et elle est revenue avec une coupe de pommes, les petites rouge et jaune à la peau fine, sucrées, comme le Maître les aime. Je crois qu'en dépit de cette requête imprévue elle s'est sentie fière à l'idée d'être utile à l'art de son père. J'ai vu son visage se colorer et un sourire apparaître sur ses lèvres, qu'elle est vite partie dissimuler en s'enfuyant à la cuisine. Je sais qu'elle fera de son mieux pour le satisfaire. Elle est comme nous tous ici, très dévouée et très obéissante.*

Notre temps n'est que vacarme et fracas. La guerre, la guerre, la guerre. Depuis tant d'années maintenant. Les empires, les royaumes et les religions s'affrontent sans répit dans toute l'Europe, dans des batailles, des alliances et des mouvements de troupes décidés avec des cartes étalées sur des tables marquetées d'ivoire et de dorures. Qui donc se soucie du peuple ? Personne, ni les princes ni les hommes de Dieu. Lequel d'entre eux résisterait à l'épouvante qui règne dans nos villages ? Ce n'est pas un spectacle pour les grands de ce monde, il ne leur faut que des villes pacifiées où ils peuvent entrer en tenue d'apparat avec toute leur cavalerie harnachée pour la parade, trompettes et tambours marchant devant, sous des arcs triomphaux construits en toute hâte et des acclamations exigées

d'une population terrorisée qui préfère cette mascarade au gibet. Notre pauvre Lorraine est prise en tenailles par les Français, les Allemands, les Suédois, les Italiens ; les villes et les châteaux sont assiégés, sans cesse délivrés et repris ; chacun ne cherche qu'à fuir, et ne trouve que des malheurs plus grands encore.

*Dies irae.* Le livre de l'Apocalypse a pris chair dans notre temps. Depuis longtemps ses quatre cavaliers hantent nos plaines. Le septième sceau est ouvert et les trompettes ont sonné ; elles ont appelé les anges et les coupes de la colère de Dieu, celles qui répandent cataclysmes et désolation. Son jugement est dévastateur envers les hommes et nous n'y avons pas pris garde. Notre humanité ne mérite peut-être pas davantage et s'étourdit encore, croyant repousser le châtiment par sa seule volonté. Les visions de saint Jean font frémir et chaque jour ne semble se lever que pour prouver leur effroyable justesse.

Nos campagnes sont plongées dans l'effroi et la désolation. La soldatesque de tout bord pille, vole, viole, pend, transperce, égorge, et lorsqu'elle n'est pas la cause de nos maux, ce sont la famine, le froid, la maladie qui se chargent de la besogne. La peste a décimé des villages entiers, ceux qui ont la force de fuir ne sont plus que des corps saisis par le froid, raidis par le gel, éparpillés dans les champs et sur les chemins comme les jonchées d'une sinistre moisson. Les loups, les renards, les corbeaux s'en

repaissent. Des marchands m'ont raconté un jour qu'ils avaient vu, à la sortie de la ville, à quelques lieues à peine de cet atelier, un essaim d'enfants affamés se disputant autour d'une carcasse de cheval à demi putréfiée ; ils la dépeçaient et la dévoraient. Les plus jeunes n'avaient pas plus de trois ou quatre ans. Diane me dit parfois que nous sommes punis de trop peu aimer. Peut-être a-t-elle raison.

Plus que jamais je désire peindre des visages de paix et de consolation afin que nous sachions nous souvenir de ce qui est si loin de nous aujourd'hui, et que nous ne perdions pas espoir.

Diane s'est montrée dépitée de ne pas poser pour cette composition, elle en a montré de l'humeur pendant plusieurs jours, en me rappelant que je lui avais promis de la prendre pour modèle.

Je me suis engagé à la peindre pour une autre toile que j'ai en projet. On y verra deux femmes dont l'une tiendra un nouveau-né emmailloté dans ses bras. Son beau visage grave sera parfait pour ce que je souhaite.

Terre de Sienne, ocre, blanc, carmin, vermillon. La terre et le feu. Et la présence invisible de l'air qui fait vivre la flamme. Je n'ai pas besoin de plus sur ma palette.

Dès demain, je demanderai à Étienne et à Laurent de commencer à préparer les pigments. Étienne est assez habile à cela. Doser, broyer, mélanger. C'est un garçon capable lorsqu'il s'en donne la peine, à

défaut d'être un peintre doué. Je le sais, je suis son père, et je regrette d'avoir à m'avouer cette réalité. Il progresse depuis qu'il est entré en apprentissage auprès de moi, mais c'est lent, bien lent. Je souhaite qu'il prenne ma suite, j'espère qu'il s'en montrera capable. Il recevra ma notoriété en héritage, mais il devra travailler dur.

Laurent, mon autre apprenti, est plus vif, plus à l'aise avec le dessin et le maniement des couleurs. Je le vois faire. Son trait est sûr, il n'hésite pas longtemps pour tracer un sujet sur la toile. Pas assez, peut-être, mais j'étais ainsi dans ma jeunesse. Il fallait que ma main exécute aussitôt ce que j'avais en tête. C'est en avançant dans mon art que je m'interroge davantage. Je le vois s'y prendre avec les tissus, les plis, les matières, c'est prometteur. Je me rends compte qu'Étienne lui envie cette facilité. Il y a entre eux une rivalité qui n'ose dire son nom, j'espère que les choses en resteront là. J'ai besoin de silence absolu, de calme quand je peins, je ne veux pas être dérangé par ces enfantillages. L'un est mon fils, l'autre a du talent, j'ai besoin des deux.

*Je ne peindrai guère aujourd'hui, je crois, ni les jours à venir. Étienne non plus. Nous avons terminé la préparation d'une toile de chanvre dont le Maître a indiqué les dimensions, et nous commençons celle des couleurs. J'aime ce travail, même s'il est ingrat, un peu sale, et n'a rien à voir avec l'œuvre terminée. C'est le préalable sans lequel peindre ne serait pas possible. De la qualité des pigments et de*

*la préparation du support va dépendre l'aspect de ce qui va être créé, comme sa stabilité dans le temps. Il faut de la patience, attendre que chaque couche soit sèche pour appliquer la suivante, lisser le support après l'avoir tendu sur des tasseaux. Les couleurs ne doivent être ni trop liquides, ni trop collantes, ni pâteuses. Question de proportions. Maître de La Tour travaille avec peu de couleurs, aussi faut-il qu'elles soient parfaites. Ensuite il les mélange à sa guise.*

*J'aime cette idée d'apporter mon concours par ce travail humble mais indispensable, penser que de ces gestes va dépendre, un tout petit peu, la beauté d'un reflet, d'un éclairage, le rendu d'un tissu, la nuance d'une carnation.*

*J'ai entendu Claude se lever tôt ce matin. Lorsqu'elle est descendue nous rejoindre à l'atelier, j'ai remarqué qu'elle s'était lavé le visage et peigné ses cheveux avec un soin tout particulier. Puisqu'elle va retenir l'attention de son père dans ses moindres détails pendant de longues journées, j'imagine qu'elle a voulu se rendre aussi présentable que possible, même si elle n'a aucun besoin d'artifices pour se mettre en valeur.*

*Il fait bon dans la pièce de travail, les bûches que j'ai préparées dès l'aube ont déjà pénétré l'air d'une chaleur douce. Il y fait meilleur que dans le reste de la maison. Nous savons tous que c'est le seul luxe que le Maître s'autorise, cette flambée.*

*La presque immobilité qui est la sienne pendant son travail nécessite cette précaution, sans quoi son*

*corps tout entier souffre, son bras se raidit et sa main se crispe, alors que son art exige la plus grande souplesse, la plus grande liberté de mouvement. Et ces flammes basses qui courent au ras de la sole de la cheminée, ces braises qui demeurent là tout le jour auprès de lui sont aussi indispensables que pour certains la présence d'un animal familier.*

*C'est d'elles, je crois, qu'il tient son goût pour les couleurs qu'il pose sur la toile pour peindre ces nuits qui font dans toute la Lorraine sa renommée et sa richesse.*

*Madame de La Tour nous a un jour rapporté avec fierté que les amateurs de peinture commandent à nombre d'ateliers de Nancy des scènes «à la façon de Maître de La Tour». Elle a ajouté qu'il s'agit chaque fois d'œuvres médiocres, et qu'aucun d'entre eux n'est capable de donner à son travail tout ce qu'on perçoit dans le sien. Elle dit que le Maître sait peindre le silence. Ces mots sont d'une grande justesse. Elle sait apprécier ses tableaux et elle a raison. J'ai beau le voir à l'œuvre chaque jour, je ne sais comment il fait pour parvenir à tant de beauté, qui touche nos cœurs de façon aussi profonde.*

*Depuis sept ans je travaille ici, où j'ai tout appris. Maître de La Tour est un homme sévère, impatient, parfois brutal, mais, au moment où l'on s'y attend le moins, il est aussi capable d'une générosité ou d'un geste étonnants. Il ne complimente pas, son silence est la plus belle des récompenses. Il m'a accueilli alors que je n'avais nulle place où aller,*

*après que la peste eut emporté toute ma famille. Les corps noircis et gonflés sont la dernière vision que j'ai emportée de mon village. J'ai marché jusqu'à la ville sans autre but que fuir ces images d'épouvante. Ma mère, mon père, mes trois frères et mes deux sœurs. Je ne sais pas pourquoi j'ai été épargné. Arrivé à Lunéville, je me suis nourri de restes au marché aux grains, je les disputais aux chiens, et j'ai dormi dans une église glacée, sur les bancs de bois, en attendant d'être chassé au matin par le sacristain.*

*Combien de fois ai-je prié le Seigneur qu'Il m'aide à rejoindre mes proches et m'épargne le calvaire du froid, de la faim, et des coups quand je gênais le passage ? Le jour, je dessinais sur le sol avec un morceau de charbon volé, espérant en recevoir une pièce ou une pomme, pour la peine. Monsieur La Tour est passé plusieurs fois devant moi, s'est arrêté et m'a demandé ce que je faisais là. Je lui ai dit mon histoire. Il m'a prié de me présenter le soir même à son logis et indiqué que dès le lendemain je commencerais comme apprenti dans son atelier. Il me faudrait travailler et ne pas me plaindre ; si je donnais satisfaction, je serais à l'abri du besoin. Sinon, je retournerais à la rue.*

*Il a poursuivi son chemin d'un pas assuré ; je l'ai vu disparaître au coin de la rue du Bois-à-Brûler, avec sa cape brune, ses bottes de cavalier et son chapeau sombre sans ornement. De ce jour, je crois le miracle possible, et qu'il ne faut pas céder au désespoir. Mais, lorsque je promène mes regards autour de*



*moi, je crois que la chance, hélas, oublie de poser les yeux sur nombre d'entre nous.*

*Le plus grand calme règne dans son atelier. Quelle différence avec le reste de la maison ! À croire que deux mondes vivent séparés, simplement réunis par le même toit et les mêmes murs ! Nous sommes nombreux, ici. Peu à peu, j'ai appris que seuls cinq de ses dix enfants sont vivants à ce jour. Il faut aussi compter Luc, le valet, Gervaise, la servante, et Marie, la cuisinière. Bien que je ne sois ici qu'un apprenti, ils me considèrent comme l'un des leurs ; il est vrai que j'ai grandi avec eux tous, de ce jour où ils m'ont ouvert leur porte, émus par cet enfant transi, affamé, qui traçait d'étonnants dessins à même le sol. Tout ce monde s'agite, entre et sort, mange, travaille, rit et se querelle. C'est plus que le Maître ne peut supporter, nous le savons tous. Il me semble qu'il se réjouit de notre présence et de notre affection, mais il lui coûte de demeurer longtemps au milieu de nous, une fois réglées les affaires pour lesquelles son avis est indispensable.*



*À Rouen, printemps 2014, ce jour-là.*

Tu vois, B., c'est ainsi que je t'ai aimé. Comme cette jeune femme penchée sur ce corps martyrisé, à tenter de retirer cette flèche qui l'a blessé. J'aurais voulu que tu le saches, mais il est trop tard, maintenant. Peut-être l'as-tu deviné, ou ne voulais-tu pas le savoir.

Je t'avais oublié, ou presque, depuis toutes ces années. Enfin, pas tant que ça, finalement. Le temps nous pousse vers notre vie, il nous faut nous réinventer, oublier pour pouvoir continuer. La capacité d'oublier est peut-être le cadeau le plus précieux que les dieux ont fait aux hommes. C'est l'oubli qui nous sauve, sans quoi la vie n'est pas supportable. Nous avons besoin d'être légers et oublieux, d'avancer en pensant que le meilleur est toujours à venir. Comment accepter sinon de vivre, sidérés, transis, douloureux, percés de

flèches comme cet homme qu'une femme aimante tente de soigner ?

Pour toi, j'ai été cette femme et ce visage. Aujourd'hui, les dieux m'ont retiré ce don d'oubli qu'ils m'avaient concédé. Face à ce tableau qui me saisit à la gorge, là, au détour d'une salle sans charme particulier du musée des Beaux-Arts de Rouen, où une poignée de touristes errent dans les étages, ce lieu visité entre deux trains, trop vite, comme ça : tiens, le musée, pourquoi pas ? Et me voici au guichet, bonne idée, il commence à pleuvoir sur cette ville portuaire détrempée plus de cent jours par an. Exposition temporaire ou collection permanente ? Voulez-vous un plan, madame ? Le temps de comprendre le fonctionnement du casier pour le vestiaire, d'y rouler en boule écharpe et manteau, de retirer un jeton numéroté pour ma valise, et c'est le commencement d'une déambulation distraite dans les salles. Je suis à l'abri de la pluie, au moins. J'ignore que la tempête m'attend un peu plus loin. Ce visage. Copie d'un original perdu. Cette lumière, et la nuit tout autour. Cette autre femme qui détourne son regard. Elle a raison, il faut savoir se protéger. Il faudrait. Ces mains, qu'on devine douces, légères, attentives à ne pas aggraver la blessure.

Ce regard. C'est ainsi que nous devrions nous y prendre avec les autres, avec cette attention de dentellière penchée sur son carreau, à regarder naïtre son motif sous ses doigts, et rien d'autre.

Oui, c'est ainsi que je t'ai aimé. Jusqu'à ce que notre histoire se déchire et nous laisse comme deux marcheurs épuisés, qui voient arriver la nuit et n'ont plus rien pour se nourrir ni pour s'abriter. Jusqu'à ce que cet amour se transforme en souvenirs, puis se fragmente en lambeaux de souvenirs, et que chaque nouveau jour le recouvre d'un peu d'oubli. Tu sais, comme ce christ voilé dans cette chapelle de Naples, dont on devine le corps sous un drapé de marbre léger comme un souffle. Avec le temps, le voile se ternit, s'épaissit, et c'est à cette seule condition que nous pouvons continuer à vivre. Et là, dans cette salle où mes yeux s'arrêtent à peine sur ce qui leur est donné à voir, c'est toi qui m'attrapes au col et qui arraches le voile de temps patiemment tissé.

Tu es là, avec toute notre histoire, et je n'ai pas le choix. Elle déferle trop vite, trop fort pour que j'aie le temps de me mettre à l'abri, comme la mer qui se retire loin et revient en noyant tout sur son passage. Ni grâce ni merci pour la vie qui s'y trouve.

Bien sûr, je n'aurais pas dû. Pas dû t'aimer comme ça. Autant. Tu ne me le demandais pas, tu ne le voulais pas, mais tu sais bien que ces choses ne se raisonnent pas. Tu brûlais et j'aimais le feu, j'aimais m'y réchauffer. J'ai été servie, dans cette marche sur les braises que fut notre histoire.

Tu étais là, comme le centurion dans ce tableau. Comme lui, tu m'avais abandonné ton corps et

ton âme souffrante, tu t'étais laissé aimer, avec négligence. Ce n'était pas de l'indifférence, mais tu t'étais prêté à mon amour sans le vouloir vraiment.

J'ai en tête ce que je veux pour cette composition, j'espère être capable de donner vie à cette scène que je porte en moi. Il me suffit de fermer les yeux pour la voir apparaître.

Je dois ajouter quelque chose : depuis quelques jours, une idée m'est venue pour cette toile, j'ose à peine me l'avouer. Je l'ai longtemps tournée dans ma tête, tant elle m'effraie, mais ma décision est prise maintenant. C'est au roi de France que je la destine, mais je n'en dirai rien à personne pour le moment. Si je la juge digne de lui être présentée, et je serai le seul à en décider, je solliciterai l'honneur de venir à Paris la lui montrer. S'il décidait de l'acquérir, ma fortune et ma gloire seraient faites !

Vanité que tout cela, je le sais, mais je ne prétends pas être aussi bon ni aussi sage que les saints et les pénitents que je peins. Ils montrent un chemin, mais cette route est longue, ardue et semée de pierres coupantes. Et il me faut faire vivre ma famille. Grâce à la dot de Diane, nous possédons heureusement des terres, des bois, des parcelles à

blé, des vignes, avec les titres et les privilèges qui leur sont attachés. C'est grâce à tous ces biens que nous connaissons l'aisance qui est la nôtre, ma peinture n'y suffirait pas, même si les commandes se multiplient. Toutes les grandes familles de la noblesse lorraine désirent acquérir mes œuvres. Je veux aller plus loin désormais.

Viendra-t-on me reprocher de trahir la Lorraine, en guerre contre la France, par un tel acte? Nul ne s'y risquera, car rien n'est aussi tranché dans nos régions morcelées, divisées, tant pour ce qui est de la géographie que de la politique et des religions. Nous sommes terre de méandres, de frontières, d'alliances et d'influences, et de courants multiples. La France reste mon attachement naturel, car à Vic-sur-Seille, où je suis né, nous dépendions de l'évêché de Metz, rattaché à la France, et j'ai dû me contremander, passer sous la souveraineté du duc Henri II en m'installant à Lunéville. Depuis toujours les grandes familles de France installées dans la région acquièrent mes tableaux et je sais qu'elles faciliteront ce projet. Notre terre est un axe de passage, Paris attire vers lui tous les chemins et tous les échanges, qu'il s'agisse de dignitaires ou de marchands. Et ce qui m'importe, c'est de faire valoir mon art. Oui, présenter une de mes nuits à la cour de France, je ne rêve de rien d'autre désormais.

À l'atelier, le travail ne manque pas. Les seules commandes que je refuse, ce sont les portraits.



Peut-être ai-je tort, car je pourrais les monnayer chèrement, mais je ne supporte pas ces seigneurs, gentilshommes, échevins, notables, propriétaires. Pour les avoir souvent reçus dans cet atelier, je ne connais que trop leur arrogance et je la hais. Il faut leur tenir la dragée haute et leur faire comprendre qu'on n'attend pas leur bon vouloir avec des courbettes. J'ai à cœur de leur montrer que je suis leur égal. De quoi seraient-ils capables, eux, avec une toile et un pinceau ? Il faut afficher une mise semblable à la leur, et des possessions en quantité. Sans quoi ils vous traînent plus bas que terre, en exigeant de faire figurer, sur les tableaux qu'ils vous font l'honneur de vous commander, les fantaisies qu'ils ont en tête, détails d'un bijou, d'une armure ou d'un corset, chiens, chapeaux, commodes ou cabinets précieux. Sottises ! Je n'ai pas envie de peindre cela. Ni de devoir demander audience pour exiger mon dû, chapeau bas, et m'estimer heureux s'ils consentent à me donner mon argent en ayant l'air de me faire l'aumône.

Allons, j'ai pourtant eu une grande satisfaction il y a quelques années, et le sourire m'en vient encore au visage. Ce marquis aux lèvres minces, tout en plumes, volants et dentelles, qui avait demandé à voir mon musicien à la vielle, dont l'un de ses pairs lui avait dit grand bien. Deux de ses gens l'escortaient, l'un tenant son chapeau, l'autre sa cape. Il a vu la toile, tourné autour, reculant, avançant, tête penchée, comme pour lui trouver le défaut qui lui permettrait de payer moins que le prix demandé.

Pas un mot. Puis il s'est brusquement avancé, et d'un air agacé il a donné un coup de gant sur la toile. Puis un autre, quelques secondes après, encore plus agacé. Enfin, il s'est approché, toujours plus près, et il a compris que la mouche qu'il s'efforçait de chasser était en fait peinte sur le tableau. Non, ce n'était pas un simple insecte assoupi dans la chaleur de l'atelier et les effluves des pigments. J'ai vu son regard incrédule. Contrarié. Puis admiratif. Un éclat de rire. *Mes respects, Maître de La Tour. Vous m'avez mystifié. Il me faut cette peinture, vraiment. Je compte bien surprendre mes visiteurs comme je viens de l'être. Votre prix sera le mien. Faites-la-moi livrer dès demain, je vous prie.*

Ses valets lui ont tendu la cape et le chapeau. L'instant d'après, il avait disparu dans un bruissement de plumes et d'étoffes. Pas un mot pour prendre congé.

Dès l'instant de notre rencontre, j'ai découvert un état nouveau, du moins inconnu dans cette intensité, comme si je prenais conscience pour la première fois de la profondeur et du relief d'un paysage familier, soumis à un éclairage d'une violence nouvelle, dessinant des contours aigus et creusant des ombres insoupçonnées. Un état de tension, éprouvé dans chaque partie du corps, dans le ventre, les épaules, au fond de la gorge, comme un appel incessant et muet. L'attente. S'y joignaient les efforts surhumains pour ne pas la montrer, à la manière dont on isole dans une pièce un animal domestique trop bruyant ou trop turbulent pour un visiteur. Il me fallait la discipliner, la travestir pour ne pas t'effrayer d'un amour trop grand.

C'est pourtant toi qui m'avais choisie. Une de ces soirées mi-privées, mi-professionnelles ; je ne sais plus ce que j'y faisais, et toi encore moins. Un moment inévitable, comme cela arrive.

Moi, traductrice ; toi, l'un des responsables d'une filiale d'un groupe industriel. Entre nous deux, un banal rapport d'activité et un site Internet à transposer en français à partir de l'italien, la France constituant une *cible prioritaire* à l'export pour ton entreprise au siège établi à Gênes. Il avait fallu assister à des réunions de *stratégie* et de *prospective* pour s'imprégner de la *culture d'entreprise*, feindre un intérêt soutenu lors des séminaires avec café obligé et PowerPoint obligatoire, sur des chaises aux couleurs *flashy*, au design ultra-contemporain et ultra-inconfortables.

Quelques jours plus tard, tu m'avais rappelée sous un prétexte idiot, tu me l'as avoué ensuite, en riant, et je n'avais rien soupçonné. T'avais-je réellement séduit ? Que cherchais-tu ? Un simple moment d'oubli, je l'ai compris, mais trop tard.

Nous avons eu notre lot d'histoires contondantes et amères, notre lot d'aventures – qui n'en portaient que le nom –, ramassis protéiforme de circonstances plus ou moins glorieuses, où nous nous étions retrouvés en situation de franche intimité avec des inconnus qui auraient parfois gagné à le rester.

Je vivais notre histoire comme un miracle, une manifestation tangible de la bonté divine, de la main de la Providence ou des lois du hasard. Il me semblait qu'enfin les méandres, les sinuosités, les replis de ma propre vie allaient, avec toi, se

déployer, à la manière dont les jeunes gymnastes aux corps d'enfants, visages graves et justaucorps pailletés, déroulent un ruban fixé à un bâton en lui faisant décrire d'étourdissantes arabesques.

À cette époque, j'habitais près de la gare de l'Est un petit deux-pièces sous les toits, mon refuge. Pour te rejoindre à Montparnasse, rue d'Odessa, je prenais la ligne 4, la rose foncé sur le plan. Treize stations nous séparaient. Dans ce chiffre je voyais, selon l'état de notre relation, un signe de chance ou un funeste avertissement. Tout comme le plan du métro m'évoquait, en fonction des jours et des heures, l'entrelacs des lignes de la main, l'arborescence rouge sang d'une gorgone ou l'enchevêtrement d'un réseau de capillaires. Une résille complexe, traversée de quelques évidences. Notre géographie amoureuse finit donc par s'établir selon un axe nord-sud. Deux piliers autour desquels s'enroulèrent les volutes incertaines de notre histoire.

J'écoutais en boucle dans mes oreillettes la voix grave et ombreuse de Leonard Cohen me murmurer *Dance Me to the End of Love*, caresse et mantra tout à la fois.

Oui, j'aurais voulu vivre avec toi une longue et belle histoire, avec ses inévitables énervements, ses malentendus, ses colères et ses réconciliations. Nous aurions, bien sûr, maîtrisé l'art incomparable

de préserver notre couple de l'essoreuse du quotidien, telle une orchidée rare dont nous aurions été les jardiniers, humbles autant qu'émerveillés.  
Foutaises !

*Quand il est occupé à une peinture, enchaîné devrais-je dire, Monsieur La Tour ne connaît plus le monde autour de lui. Ni Étienne ni moi n'existons davantage qu'un tabouret ou que le soufflet pour attiser le feu. Souvent, je dois aller lui chercher son repas et le lui apporter, car il n'est pas d'humeur à entendre les querelles domestiques ou les doléances des uns et des autres. La maison n'est pas assez chauffée, la nourriture est chiche, son épouse réclame de l'argent ou veut l'entretenir de je ne sais quoi. Il ne peut rien entendre dans ces moments-là. Il se contente d'avalier le contenu de son assiette avec un pichet de vin sans quitter la toile des yeux. Son regard semble descendre jusqu'à des profondeurs inhumaines qui parfois me terrifient. Une fois sa composition achevée, les mots me manquent pour en dire la douloureuse beauté.*

*C'est saint Sébastien que Monsieur La Tour a en tête de peindre. Il m'a expliqué comment disposer les quelques accessoires nécessaires, je vais faire de mon*

*mieux. Très peu de choses en fait, comme toujours. Une grande lanterne de métal dont il faudra entretenir la flamme, une pièce de laine rouge sombre en guise de toge et un casque romain qu'on devinera à peine, si j'ai bien compris.*



Tout est allé vite entre nous. Les corps emportés dans une accélération impossible à maîtriser, qui se cherchent, se possèdent et se reprennent. Là n'est pas le risque, même si céder à ce vertige, à cet étonnement, inscrit toujours en nous de nouvelles et invisibles traces. Tu avais un corps comme j'ai toujours aimé, grand, fort, accueillant. Je n'y ai pas résisté. Et j'étais prise. J'ai deviné, j'ai soupçonné chez toi des vies antérieures incandescentes et des feux mal éteints ; mais je ne savais pas que tu vivais dans un brasier.

Trop tard. Je me suis perdue dans ta souffrance, jusqu'à ce moment où j'ai pris conscience de la mienne ; j'ai voulu te guérir et je n'y suis pas parvenue. La flèche était enfoncée trop profondément, et j'ai compris, trop tard aussi, que tu ne désirais pas vraiment t'en débarrasser, plus effrayé encore par le vide qui allait prendre sa place que par la douleur qu'elle te causait.

Au côté de l'attente est venue une autre apparition, là encore quelque chose d'inexploré jusque-là.

Je me découvrais instrument de musique dont je déchiffrais jour après jour les infinies nuances, les mille chromatismes possibles, les mille sonorités à inventer, après l'avoir utilisé de façon rudimentaire. Je fis aussi connaissance avec l'ennui.

Je me croyais vivante, curieuse, enthousiaste, légère parfois, et je me découvrais étrangère à ce qui n'était pas toi, éprouvant l'ennui sans fond des heures sans toi. Une fine couche de cendres se déposait aussitôt sur le temps que nous allions passer séparés, opacifiant tout ce qui pouvait me réjouir ou me combler. Sans toi, j'étais incomplète.

Pour te gagner, j'ai accepté de me perdre, d'égarer une partie de moi-même, dans un joyeux mouvement de mutilation volontaire et inconsciente. Mon univers se resserrait, comme consumé, aspiré de l'intérieur, façon tête réduite jivaro. J'avais perdu l'humour, le sens de la distance, l'indépendance, la curiosité, l'amitié, le goût des voyages solitaires, la disponibilité à l'air du temps. La reconquête a été lente. Je ne suis toujours pas certaine de l'avoir réussie.

Ce moment que je redoutais par-dessus tout : celui où tu parlais de chez moi, avec le bruit mat de la porte refermée, un bruit de couperet, un bruit de tranchoir qui déclenchait le décompte des heures jusqu'à notre prochaine rencontre. Tu me laissais dans un temps suspendu, sur un pont ébauché au-dessus d'un fleuve dont je ne pouvais distinguer